

Écologie et chaîne du livre

Pourquoi s'intéresser au bois dont la pensée est faite

Entretien avec
Anaïs Massola

Les pensées de l'écologie ne peuvent s'affranchir d'une réflexion approfondie sur la production matérielle de ce qui reste leur principal support : le livre. Du papier au transport, comment produire les ouvrages de l'après-pétrole ? Anaïs Massola, libraire, œuvre depuis près de quinze ans pour une véritable écologie du livre.

#ecosysteme
#relations
#communs
#langage

Quelle place faites-vous à l'écologie dans votre pratique de libraire ?

Tout d'abord, quand j'ai ouvert ma librairie en 2004, je me suis plongée de façon méthodique, pendant disons quatre ou cinq ans, dans la production contemporaine en sciences humaines. Et là, j'ai vu arriver progressivement des livres qui ne rentraient pas dans les rayons habituels, et notamment des publications sur l'écologie. À l'époque d'ailleurs, alors qu'on parlait de plus en plus du dérèglement climatique, ces livres ne se vendaient pas très bien.

Et puis, à partir de 2012-2013, je me suis engagée dans une vraie réflexion écologique – qui a été alimentée en retour par un nombre croissant de publications de livres traitant de ces questions, et de la critique du capitalisme de façon plus générale. Et à partir de là, je ne me suis plus seulement contentée de proposer des livres, je me suis aussi mise à faire des vitrines thématiques en lien avec l'écologie et, surtout, j'ai décidé de créer un rayon « écologie » dans ma librairie. Et c'est assez marquant, parce qu'au moment où j'ai fait ce rayon, il y a eu plein de nouveaux livres qui ont paru dans les mois suivants et un engouement progressif chez les lecteurs.

Et qu'est-ce qui vous nourrit dans cette approche écologique ?

Ce que je trouve génial dans la question écologique – et dans la critique du capitalisme comme système de croissance démesurée –, c'est qu'elle résout presque toutes les problématiques actuelles. Considérant enfin le monde comme fini et étant soudain obligé de faire avec l'existant, alors toutes les visions anciennes se doivent de laisser la place à une urgence nouvelle qui recompose les choses.

D'ailleurs, assez vite (vers 2008-2009), j'ai décidé de faire de la transversalité à l'intérieur de mes rayons. Donc j'ai décloisonné et je me suis mise à mélanger toutes les sciences humaines – le tout prenant du sens face à l'hybridité croissante des livres publiés (des sociologues qui se mettent à faire de l'histoire, des historiens qui vont s'occuper d'économie, etc.). J'ai un ami libraire, Philippe, qui dit souvent : « La librairie, c'est à la fois un miroir et un écho. » Ça veut dire qu'on est à la fois là pour capter ce qui se passe à l'extérieur et le rendre au lecteur, et également capter ce que disent l'édition et le lectorat et s'en faire l'écho à notre manière. Une sorte de miroir avec de

l'intelligence dedans – et qui du coup ne serait pas déformant mais plutôt transformant.

Et quand vous mettez en place ce rayon transversal, comment l'appellez-vous ? « Sciences humaines » ?

Ça a été très compliqué parce que j'ai décidé de l'appeler « Théories critiques ». Et en fait, ce que j'ai fini par faire, c'est créer un rayon suite à chacune de mes vitrines thématiques, et donc ça a donné : écologie, travail, urbanisme, femmes (que je suis d'ailleurs en train de changer pour intégrer plus largement les questions de genre), numérique, etc.

Et, de ce point de vue, je pense qu'il y a un parallèle assez intéressant entre la manière dont l'écologie a débordé largement du cadre « environnement » et « développement durable » pour devenir de plus en plus politique – ce qu'elle était déjà dans les années 1960, mais disons qu'il y a eu un ressourcement –, et la facilité grandissante des auteurs ces dernières années à faire de la transversalité. Par exemple, mon rayon « écologie » existe depuis 2008-2009, mais ces derniers temps, je me demande si je ne devrais pas le transformer, réorganiser mon rayon sciences humaines entièrement parce qu'à nouveau il y a de nombreux livres hybrides que j'ai du mal à classer. Donc ce serait soit faire des sous-rayons pour affiner mon classement, soit tout restructurer par exemple sous une bannière « Enjeux contemporains ».

On entend souvent parler d'économie du livre, mais est-ce qu'il n'y aurait pas un intérêt à également parler d'écologie du livre ?

Si, bien sûr. Mais si on parle d'écologie du livre, il faut reprendre tout au long de la chaîne la question de pourquoi chacun fait son métier, de ce que c'est que le livre, de son objet (en sachant que les définitions peuvent faire dissensus, ce n'est pas un problème car c'est un sujet complexe). Mais il ne faut pas oublier que le livre est un objet vraiment particulier qui, sous un aspect simple, comporte des symboliques multiples et très puissantes.

Est-ce que l'écologie du livre ne pose pas aussi des questions matérielles très concrètes ?

Oui, en effet. Parce que pour avoir le temps de repenser toute la chaîne du livre dans une perspective écologique, il faudrait déjà qu'on arrive à se dégager du temps, et donc qu'on arrête d'être

submergés par la surproduction – qui pose d’ailleurs de vraies problématiques économiques également, notamment pour les libraires qui sont en bout de chaîne. Selon un des derniers rapports du ministère de la Culture, 90 % des livres publiés en 2016 font seulement 12 % du chiffre d’affaires¹. Donc on a trop de livres, les taux de retour fluctuent entre 20 et 30 % (ce qui est énorme), et une bonne part de ces livres retournés sont « pilonnés » – c’est-à-dire, en gros, qu’ils deviennent des cartons d’emballage. En plus, en France on ne vend presque que du papier blanc qui est traité chimiquement, alors que tout ou presque pourrait être en papier recyclé – et c’est pareil pour les encres, qui ne sont presque jamais naturelles.

Mais, globalement, il y a peu de réflexions collectives inter-professionnelles sur ces enjeux-là. Aussi parce qu’on est tous plus ou moins piégés dans une économie de trésorerie qui fait que décroître la production aujourd’hui est devenu très compliqué. Donc derrière cela, il y a un vrai travail à mener au sein de la filière livre sur la notion de « bibliodiversité »², cela afin d’éviter l’uniformisation de la production, de promouvoir des idées et des pratiques responsables, et de relier les questions écologiques à nos luttes sociales existantes.

C’est d’ailleurs un peu la contradiction profonde actuelle de la chaîne du livre, car dans cette surproduction finalement n’apparaît toujours que la même chose. Les tables des librairies s’uniformisent. Et donc l’acte le plus important politiquement, c’est de redonner du choix aux lecteurs, et de créer de nouvelles voies qui soient en dehors des seules autoroutes qu’on nous propose. Surtout qu’en plus de cette surproduction, un tiers des imprimeries ont fermé en France ces dix dernières années (10 000 emplois perdus) et on se retrouve maintenant à imprimer nos livres à l’étranger avec de la pâte à papier étrangère – majoritairement en provenance du Brésil qui plus est³.

1. Olivier Donnat, *Évolution de la diversité consommée sur le marché du livre (2007-2016)*, ministère de la Culture, mars 2018.

2. « *La bibliodiversité est la diversité culturelle appliquée au monde du livre. En écho à la biodiversité, elle fait référence à une nécessaire diversité des productions éditoriales mises à la disposition des lecteurs* » (Alliance Internationale des Editeurs Indépendants, <https://www.alliance-editeurs.org/bibliodiversite,043>).

3. *Un livre français : évolutions et impacts de l’édition en France* publié Basic, 2017.

En tout cas, une chose est sûre : il faudrait beaucoup plus de transparence entre les acteurs de la chaîne du livre, que chacun sache comment fonctionnent les autres, et développer des outils collectifs pour demander des comptes à ceux qui sont irresponsables. L'enjeu, de mon point de vue, est donc de réussir à transformer la chaîne économiquement tout en la réfléchissant de façon écologique et saine pour qu'on puisse continuer à faire notre métier comme on l'aime, et que ça puisse continuer de façon pérenne à être passionnant pour tout le monde (éditeurs, auteurs, libraires, lecteurs, etc.).

Qu'est-ce que ça voudrait dire d'envisager un métier de libraire écologique alors ?

C'est exactement ce sur quoi je me casse la tête depuis cinq, six ans, à savoir imaginer des alternatives intelligentes qui créent du collectif et dans lesquelles le capitalisme ne puisse pas s'engouffrer comme il sait si bien le faire. Et c'est vrai que c'est compliqué, parce qu'il faudrait transformer notre métier tout en réussissant à en conserver la partie artisanale – dans le sens où chaque libraire, autour d'un même objet, le livre, construit son activité à sa façon. Et de la même manière, selon le lecteur qu'on a en face de nous on parlera différemment d'un même livre, ou on conseillera un livre plutôt qu'un autre. Et ce savoir-faire là, c'est aussi une chose à sauvegarder, à protéger, parce que c'est toute la question de la diffusion des idées qui se cache derrière – par le bouche-à-oreille, par la convivialité, et donc en dehors des logiques marchandes écrasantes. Et chez les éditeurs c'est pareil : beaucoup de petits éditeurs créent une ligne éditoriale en partant d'une intuition.

À mes yeux, il s'agit donc de préserver ce rapport humain face à une marchandisation déshumanisante, et donc de chercher à sortir des flux et à décroiser pour créer autre chose avec le lecteur. Et je dis ça aussi parce que notre métier de libraire, c'est historiquement d'amener aux gens des savoirs qui ne sont pas forcément attendus.